

Études littéraires africaines

Revue d'Études culturelles, (Dijon : Association bourguignonne d'études linguistiques et littéraires), n°7 (*Aux frontières de l'humain : esclavage et monstruosité*. Dir. Cécile Gauthier et Flora Valadié), 2019, 189 p. – ISBN 2-904911-88-X



Rocío Munguía Aguilar

Numéro 52, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1087095ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1087095ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Aguilar, R. M. (2021). Compte rendu de [*Revue d'Études culturelles*, (Dijon : Association bourguignonne d'études linguistiques et littéraires), n°7 (*Aux frontières de l'humain : esclavage et monstruosité*. Dir. Cécile Gauthier et Flora Valadié), 2019, 189 p. – ISBN 2-904911-88-X]. *Études littéraires africaines*, (52), 232–235. <https://doi.org/10.7202/1087095ar>

REVUES

***Ponti / Ponts : langues, littératures, civilisations des pays francophones*, (Milano : Mimesis), n°20, 2020, 317 p. – ISBN 978-8-857-57933-7.**

La dernière livraison de la revue milanaise propose un ensemble de cinq études sur le thème « Musiques et chansons », en commençant par une analyse de la traduction des textes de Jacques Brel en italien. Les autres concernent l'Afrique ou les Caraïbes. Francesca Aiuti relit les textes de Gaël Faye à travers le prisme du flâneur, tel qu'on le rencontre dans l'œuvre de Baudelaire : l'approche est inédite et même audacieuse à certains égards, mais non sans fondements, tant il est vrai qu'aussi bien la ville que certains motifs « orientaux » ont une vie longue dans la culture francophone (voire au-delà). Un chanteur camerounais, Tenor, intéresse Bernard Bienvenu Nankeu qui, sous le signe d'une « érotique solaire », s'interroge à propos de la sexualité, ou plutôt de la sexualisation des thèmes et du discours, dans un contexte de changement culturel aussi bien local que global, ce qui l'amène à poser aussi la question des stéréotypes. C'est en affrontant les mêmes interrogations que, concernant les Caraïbes, Kathleen Gyssels revient en détail sur l'importance du jazz et des variétés, et sur leurs enjeux dans l'œuvre de Léon-Gontran Damas, « seul et *soul dancer* de la négritude » : l'occasion de se référer aux cultures populaires, aux clichés, aux genres, et de réfléchir à une hybridité « inclusive ». Enfin, Josef Kwaterko étudie le thème du tambour dans la poésie caribéenne, et spécialement dans *Tambour-Babel* d'Ernest Pépin. Cette suite d'études, on le voit à ces seules indications, finit par présenter une cohérence inattendue.

La suite de cette livraison, outre deux articles de variis consacrés au francoprovençal au Val d'Aoste et à l'Algérie représentée comme un « paradis perdu » dans plusieurs œuvres centrées sur l'enfance, propose, comme à l'accoutumée, d'importantes rubriques de comptes rendus, par zones géographiques, notamment le Maghreb, l'Afrique subsaharienne et les Caraïbes, ou regroupés en fonction de la portée générale de leurs propos.

Pierre HALEN

***Revue d'Études culturelles*, (Dijon : Association bourguignonne d'études linguistiques et littéraires), n°7 (Aux frontières de l'humain :**

esclavage et monstruosité. Dir. Cécile Gauthier et Flora Valadié, 2019, 189 p. – ISBN 2-904911-88-X.

En 1552, le religieux Bartolomé de Las Casas fut l'un des premiers à dénoncer « la monstruosité » des actes « injustes » et « abominables » commis à l'encontre des Indiens, qu'il décrit et dénonce dans sa *Très brève relation de la destruction des Indes*. Si son plaidoyer vise à ce stade la condamnation du caractère monstrueux des entreprises de conquête et de colonisation, il annonce aussi le rapprochement ultérieur du système esclavagiste et de la figure du monstre, devenue une allégorie hautement opératoire, comme le montre le présent volume. Cécile Gauthier et Flora Valadié ont ici réuni treize articles qui se distinguent par la diversité d'époques, de corpus et d'horizons culturels abordés. Du XVIII^e au XXI^e siècles, nous découvrons en effet un riche éventail d'entreprises créatrices en provenance des États-Unis, d'Espagne, de la France et des Caraïbes : nouvelle, théâtre, poésie, roman, films, séries et arts de la scène sont convoqués pour dire la construction esthétique et idéologique d'une métaphore, avec toutes ses contradictions et ses impensés. Si les différentes thématiques traitées par les contributeurs trouvent souvent des échos d'un article à l'autre, nous identifions ici quatre axes principaux, qui mettent en lumière les enjeux du volume, étayés avec éloquence dès l'avant-propos (p. 7-14).

Anne-Claire Faucquez ouvre la réflexion en soulignant, à partir du contexte esclavagiste états-unien et du parallèle qu'elle établit entre l'esclave et Frankenstein (Mary Shelley, 1817), les principaux mécanismes par lesquels le premier est « façonné » en monstre (p. 21) : animalisation, déni d'humanité, violence qui bestialise. Si on peut regretter certaines assertions trop catégoriques et réductrices dans cette contribution (« l'esclave perdait ainsi toute attache et se trouvait totalement désocialisé », p. 19), elle a le grand mérite de poser d'emblée l'une des thèses du volume, selon laquelle la figure du monstre – tout comme celle de l'être esclavagisé – n'est que le produit d'un regard extérieur et donc une invention sociale qui le fabrique (p. 20). C'est aussi le constat fait par Jeanne Weeber qui, en étudiant la réception de Caliban dans ses différentes réécritures et représentations du XVII^e au XX^e siècles, note une évolution dans la perception de ce personnage, et donc de sa monstruosité (condamnée ou réhabilitée), suivant les impératifs intellectuels, scientifiques et politiques en vigueur.

En analysant la « poétique du monstrueux » (p. 57) (portraits grotesques, caractérisations morales dégradantes, déformation du langage) dans six pièces espagnoles du XIX^e siècle, Eva Lafuente relève également un usage détourné de la monstruosité. Si celle-ci dit les excès du système, c'est seulement pour mettre en relief leur issue tragique : l'insurrection et l'indépendantisme. Pour sa part, en se livrant à une étude génétique du poème « La belle Dorothée » de Baudelaire, où la monstruosité des personnages (maître et esclave) varie d'une version à l'autre, Jean-Michel

Gouvard en vient à placer le texte sous le signe d'une incertitude monstrueuse, incertitude qui rappelle que rien n'est fixe dans une qualification aussi fragile qu'artificielle. Ces ambiguïtés se manifestent également dans l'articulation entre monstruosité et héroïsme établie par d'autres auteurs. C'est le cas dans l'article que Célia Sauvage consacre à la « monstruosité problématique » (p. 136) mise en scène dans le film *Django Unchained* de Quentin Tarantino, où elle analyse la reconduction de stéréotypes raciaux via la violence exacerbée du héros et la construction d'un récit de vengeance individuelle qui dessert la cause collective des esclaves.

C'est aussi dans ce sens que va la lecture très fine que Tina Harpin propose des différentes réécritures guyanaises de D'Chimbo (Africain en fuite, condamné à mort en 1862 pour ses vols, viols et meurtres), où elle retrace l'évolution d'un mythe, du criminel blâmé et monstrueux (Frédéric Bouyer) à l'héroïsation sublimée du nègre marron (Élie Stephenson). Cette inversion des imaginaires, qui trouble par sa radicalité, se manifeste également dans l'étude que Natacha d'Orlando consacre à l'acte infanticide perpétré par les femmes esclaves en le définissant comme « modalité paradoxale du soin maternel » (p. 129). Documenté historiquement, ce geste, analysé ici dans deux fictions caribéennes, navigue en effet entre la dimension morbide et transgressive de l'acte et sa reconfiguration héroïque en forme de résistance, en moyen ultime de préserver sa progéniture « dans un monde de morts » (p. 127). La monstruosité comme processus de métamorphose est également explorée par Paola Ghinelli et Blodwenn Mauffret. Si ce dernier rapproche l'esclavage de la zombification de l'individu (mi-mort, mi-vivant), ce n'est que pour dire le caractère émancipateur que prend cette figure lorsqu'elle devient un signe de résistance culturelle et de réhumanisation. C'est dans une logique similaire qu'en relisant *L'Esclave vieil homme et le molosse* de Patrick Chamoiseau, P. Ghinelli voit, dans des stratégies narratives (le passage au « je ») et dans la matérialisation de la mémoire par l'objet (« la pierre »), une transformation à rebours qui tend vers l'humanisation du personnage.

Sous-tendant la quasi-totalité des propositions, la question de la politique du monstre apparaît enfin comme un axe majeur dans quatre contributions, parmi lesquelles celle de Michaël Roy se détache par son originalité. Sa lecture *queer* du roman *Cecil Dreem* (1871) de T. Winthrop, que le critique place en miroir des récits d'esclaves (les différentes victimes du héros renvoyant à différents processus d'assujettissement), ne se penche en effet pas seulement sur la question de la domination et des résistances aux spectres de l'esclavage, mais elle propose une riche réflexion sur la notion d'écart (p. 70) dans la construction du monstre et dans l'exploration des identités sexuelles des personnages. Ce traitement oblique de l'esclavage revient dans l'analyse que Florent Christol fait de l'adaptation filmique d'une nouvelle de Poe, où l'ajout d'une scène souvent tenue pour anecdotique est relue comme la mise à nu de la bestialité des lynchages qui marquèrent le contexte de production du film (1964), et donc comme un

geste politique à part entière. Les articles de Sébastien Hubier et de Cyril Vettorato, consacrés respectivement à des productions audiovisuelles et romanesques contemporaines, adoptent un point de vue mémoriel pertinent dans un contexte de tensions raciales, faisant écho aux revendications de justice qui n'ont cessé de s'exacerber au cours des dix dernières années. Cette approche, qui fait la part belle au genre du fantastique dans lequel s'inscrit une grande partie du corpus, fait du monstre un fantôme, une plaie spectrale, une séquelle qui persiste et, pire, se réactualise dans des logiques aliénantes qui dépossèdent, comme autrefois, victimes et instigateurs. La familiarité et la banalité de ces monstres du présent, contre lesquels plusieurs contributeurs nous mettent en garde, témoignent en définitive de la vitalité de ce numéro, dont la prochaine mise en ligne (janvier 2022 sur <http://etudesculturelles.blogspot.com/>) ne pourra que stimuler la réflexion d'universitaires et de curieux.

Rocío Munguía AGUILAR